

der le cours du Tibre, les reflets du soleil sur les façades de marbre, à entendre les murmures des cascades et des fontaines qui chantent à toute heure dans les rues et sur les places de Rome.

Mais la pauvre Mercédès ne guérissait pas ! Ses yeux se creusaient davantage, le pli douloureux de la lèvre s'accentuait. Tout lui devenait fatigue et souffrance ; elle ne permettait même plus qu'on liât ses cheveux ; ils tombaient en une natte énorme enroulée autour d'elle.

Un feu intérieur s'unissait à la fièvre, et quand le jeune homme la pressait de quitter Rome, elle secouait la tête sans lui répondre.

Mme Bazan de Breuil, après avoir veillé sur la santé de sa fille pendant quelques jours, constata que la réclusion ne lui valant rien, elle irait seule dans le monde, et profiterait des relations établies pour se distraire de son persévérant ennui. Peu à peu on cessa de la voir au palais.

Mercédès était si triste, son cœur de mère s'affectait si cruellement de voir cette fille adorée brisée par ses accès de fièvre qu'elle s'enfermait chaque soir dans une loge écoutant de temps à autre le chant merveilleux d'une cantatrice, ou bien causant dans le salon de la loge avec ses visiteurs.

Mercédès ne la voyait presque plus.

Un soir la malade entendit le son des violons dans le palais sa mère donnait un bal.

Elle se redressa pâle, irritée, puis sur le point de commander qu'on renvoyât les musiciens, elle retomba sur son lit et fondit en larmes. Certes, elle était bien la maîtresse. Le palais lui appartenait, et sa mère n'avait sauvé du sinistre de Bazan de Breuil que ses bijoux, mais il lui répugna de donner cet ordre, et comme sa mère ne trouva nulle opposition à ses desseins, le palais se rouvrit peu à peu, et on parut y oublier la mourante.

Elle n'avait donc d'autre allègement à la douleur que les visites de Landry, et ces visites lui devenaient de jour en jour plus chères.

Un soir qu'ils se trouvaient tous deux dans une pièce étroite parfumée par les puissantes émanations d'un bouquet de jasmin et de roses, la jeune femme repassa lentement sa vie que tant de gens avaient enviée, et qui lui semblait si morne et si vide.

— Un seul être m'a véritablement aimée, dit-elle d'une voix tremblante, et c'est vous ; aussi, Landry, si vous cessiez de venir...

— Eh bien ? demanda rapidement le jeune homme.

— Je n'attendrais pas que les souffles de la Maremma eussent achevé de me tuer.

— Quoi ! vous songeriez...

— A me tuer ! fit-elle tranquillement, en doutez-vous ? M'aime-t-elle donc cette mère qui s'entoure de prétendus amis et de parasites pendant que j'achève de vivre ici ou plutôt que je commence à y mourir... M'aime-t-il donc ce père qui m'a renvoyé mes lettres et dont la malédiction n'a pas été retirée ? M'aime-t-il donc ce mari qui peut vivre loin de moi ? Non ! non ! ajouta-t-elle d'une voix plus sombre et presque farouche, vous seule m'aimez, vous qui venez à moi durant mes heures de délaissement, vous qui ne me reprochez ni mon ignorance ni ma faiblesse ; vous qui vous efforcez de relever mon âme abattue, d'aviver la flamme de mon intelligence, vous qui m'avez révélé que mon cœur pouvait battre encore...

— Mon Dieu ! murmura Landry en cachant son front dans ses mains.

Une clarté soudaine se faisait en lui, clarté tardive qui, à cette heure, ressemblait à la lueur précédant la foudre.

Il s'était trompé. Au lieu de consoler, de guérir cette infortunée, il l'avait jetée dans un abîme nouveau, sans le savoir, sans y songer, sans y prétendre.

Qu'allait-il faire ? que pouvait-il répondre ? quelle conduite tenir maintenant ? Mercédès venait de l'épouvanter en parlant de mourir s'il ne revenait plus.

Pendant quelques minutes Landry demeura plongé dans un monde de pensées tumultueuses. Mercédès, effrayée sans doute des paroles qui venaient de lui échapper, gardait maintenant le silence. Le jeune homme le rompit le premier.

Quand il parla, toute sa force était revenue ; il savait désormais ce qu'il voulait répondre à cette infortunée qui ne pouvait rien voir dans la vie d'une façon vraiment droite, logique et grande.

— Oui, princesse, répondit-il d'une voix grave, je vous aime, vous avez raison de le dire, comme personne ne vous aime comme personne ne vous aimera jamais. L'égoïsme gêne tant de sentiments humains qu'il est rare en effet d'en trouver qui soient dépourvus de trouble, dégagés de personnalité. Cependant n'accusés pas durement ceux qui vous entourent...

— Landry, reprit la malade, écoutez cette valse... Une valse dans cette demeure, en ce moment !...

— Votre mère est futile, et non pas méchante. Ses défauts tiennent au pays dans lequel elle grandit. Elle a toujours vu près d'elle des esclaves et des courtisans... Jamais elle n'occupait ses doigts sous un climat énervant ; sa jeunesse s'est passée dans un hamac balancé par des filles au teint de cuivre... Quand elle se maria, votre père, occupé à fonder sa fortune, la laissa à ses goûts, à ses habitudes, à ses amitiés. Croyez-le, princesse, votre mère ne se doute point du danger que vous courez. Elle vous chérit profondément. Si elle attendait les paroles que vous venez de prononcer, jamais elle ne s'en consolerait !

— Vous la défendez contre moi ?

— J'exprime ce que je pense, voilà tout. Et d'ailleurs, si vous rentriez en vous-même, ne verriez-vous point que, gâtée à outrance par cette mère que vous accusez, vous avez fait de bonne heure peser sur elle votre despotisme d'enfant... Ne le niez pas, elle vous adora...

— Peut-être ! mais alors elle m'éleva mal.

— Vous êtes-vous laissée élever ? J'ai vu autour de vous des gouvernantes et des maîtres ; je crois que vous vous êtes moquée des uns, et que vous avez presque fait vos servantes des autres... Je reprocherai une seule chose à votre mère...

— Laquelle ?

— De n'avoir point fait de vous une véritable chrétienne, prête pour la lutte de la vie. Vous avez prié ; certains jours même, vous avez senti votre âme soudainement attendrie pendant une cérémonie imposante, ou en attendant un sermon pathétique ; mais vous n'avez jamais fait de la foi de Dieu votre règle unique, vous n'avez jamais jeté toute votre âme dans la prière, et quand une épreuve vous a frappée, vous ne vous êtes pas inclinée sous la main qui vous châtiât... Non ! votre mère ne fit pas de vous une femme assez chrétienne, mais vous ne sauriez rien lui reprocher de plus.

— Il est étrange, dit Mercédès, d'entendre de si graves paroles tomber des lèvres d'un jeune homme...

(A SUIVRE.)